

CALCULER TES LARMES

Elara Vance



Calculer tes Larmes

Par Elara Vance

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le Tic-Tac du Destin	4
Chapitre 2 : Fréquence Interdite	8
Chapitre 3 : L'Équation du Duc	11
Chapitre 4 : Descente dans la Dissonance	15
Chapitre 5 : L'Architecte Repenti	19
Chapitre 6 : Le Soupçon de l'Automate	23
Chapitre 7 : Le Silence de l'Éther	27
Chapitre 8 : L'Infiltration du Palais de Cristal	31
Chapitre 9 : La Veille du Sacrifice	35
Chapitre 10 : Le Bal des Miroirs	39
Chapitre 11 : Le Court-Circuit du Cœur	43
Chapitre 12 : L'Évanouissement du Cuivre	47
Chapitre 13 : Une Larme en Liberté	51

Chapitre 1

Le Tic-Tac du Destin

L'air de la chambre, saturé d'un parfum de lavande surannée qui tentait vainement d'étouffer l'odeur métallique et entêtante de l'huile de graissage flottant sur Londres, semblait se figer autour de Julianna tandis que les mains de sa camériste s'affairaient dans son dos. Le corset, une architecture de baleines de fer et de soie damassée, se refermait sur sa cage thoracique comme une main froide, une étreinte méthodique qui chassait l'air de ses poumons pour ne laisser place qu'à une respiration haute, fragile, presque imperceptible. Julianna sentait le grain de la moire contre ses doigts, une texture à la fois lisse et hostile, tandis qu'au-dehors, par-delà les vitres lourdes de buée de Belgravia, le Grand Automate laissait échapper son bourdonnement sourd, ce pouls de cuivre qui vibrait jusque dans la plante de ses pieds, rappelant à chaque citoyen que le destin n'était qu'une suite de rouages parfaitement huilés. C'était une vibration profonde, une note de basse continue qui faisait trembler le cristal des flacons de parfum sur sa coiffeuse, un rappel constant que l'univers était une horloge et qu'elle n'en était qu'une minuscule dentelle d'argent, condamnée à tourner selon un angle prédéfini par les calculs du Duc d'Atherton.

Sous le satin crème de sa sous-robe, juste là où le sein gauche s'arrondissait, la peau de Julianna ne connaissait pas la paix du calcul ; elle était le siège d'une insurrection secrète. Elle sentait la cicatrice, ce ruban de chair un peu plus ferme, un peu plus chaud que le reste de son corps, où le transmetteur clandestin était niché comme un parasite précieux. L'objet vibrait, mais pas au rythme cadencé de la ville ; sa pulsation était irrégulière, organique, un bégaiement de fréquences qui lui parvenaient depuis les bas-fonds de Whitechapel, là où la vapeur ne servait pas à polir le destin mais à masquer les rêves. C'était une chaleur de nid, un picotement électrique qui lui rappelait qu'elle était vivante au-delà des probabilités, et chaque fois que la camériste

tirait sur les lacets avec une rigueur géométrique, Julianna fermait les yeux pour mieux se concentrer sur ce petit point de feu sous son flanc, imaginant les doigts d'Elias manipulant les ondes à l'autre bout de la ville. Elle percevait le goût âpre du cuivre sur sa langue, une conséquence de l'omniprésence des machines, mais sous ce goût de métal, elle cherchait le souvenir d'une odeur de cuir tanné et de tabac froid, les effluves de cette "Dissonance" qu'elle n'avait jamais vue mais qu'elle habitait chaque nuit par la pensée.

Le miroir lui renvoyait l'image d'une poupée de porcelaine, une silhouette dont la cambrure était dictée par des lois physiques impitoyables, les épaules rejetées en arrière, le cou offert comme un sacrifice à la lumière blafarde de l'après-midi. Le tissu de sa robe de jour, un velours lourd d'un bleu d'orage, pesait sur ses hanches avec la certitude d'une armure, et elle détestait la sensation de cette étoffe qui ne laissait aucune place au mouvement imprévu, à la maladresse, à la vie. "Encore un peu, Mademoiselle, pour que le Duc puisse admirer la perfection de la ligne," murmura la servante, dont les doigts sentaient le savon de Marseille et la sueur honnête, un contraste frappant avec l'impassibilité des automates-valets qui commençaient à peupler les maisons de la haute aristocratie. Julianna contracta ses muscles, sentant le bord tranchant d'une baleine mordre sa peau juste au-dessus du transmetteur, et une larme infime, une perle de sel et de doute, menaça de poindre au coin de son œil gris-acier avant qu'elle ne la refoule par un effort de volonté pure.

Elle pensait à Alaric, à son futur époux, dont le regard possédait la limpidité terrifiante d'une équation résolue, un homme qui ne voyait en elle qu'une variable nécessaire pour stabiliser son influence au sein du Grand Conseil. Pour lui, le monde était un échiquier de vapeur et de rouages, un endroit où la douleur n'était qu'un frottement mal géré et l'amour une erreur de syntaxe dans le code de la réalité. Elle imaginait ses mains, sans doute aussi impeccables et froides que les instruments de mesure qu'il affectionnait, se posant sur sa taille lors du bal du Solstice, et l'idée même de ce contact lui causait une nausée légère, un vertige qui sentait l'ozone et le soufre. Le Grand Automate, dans son antre de fer sous la Tamise, avait déjà décidé de

la couleur de leurs enfants, de la fréquence de leurs repas, de la date exacte de leur déclin commun, et cette certitude pesait sur Julianna plus lourdement que le corset de fer qui l'enserrait.

Soudain, le transmetteur contre sa peau s'agita avec une intensité nouvelle, une série de chocs électriques doux qui semblaient dessiner des motifs sur son épiderme. C'était Elias. Elle ne l'entendait pas avec ses oreilles, mais avec son sang ; c'était une fréquence de basse-cour, un murmure de fréquences radio qui portait en lui l'odeur de la pluie sur les pavés gras et le crépitement d'un feu de bois dans une ruelle sombre. Elle sentit ses propres battements de cœur s'aligner sur cette cadence rebelle, son pouls s'accélérait dans une réponse instinctive qui défiait toutes les lois de la logique victorienne. La chambre sembla s'effacer, les murs recouverts de papier peint aux motifs de lierre s'estompèrent pour laisser place à une immensité noire et vibrante, un espace entre deux mondes où elle n'était plus la promise d'un duc mais une onde pure, une étincelle de conscience flottant dans l'éther.

La camériste fit un nœud final, un geste sec qui scella le sort de la respiration de Julianna pour les heures à venir. "Vous êtes parfaite, Mademoiselle Vance. Le Grand Automate lui-même ne pourrait trouver un défaut à votre maintien." Julianna ne répondit pas, craignant que le son de sa propre voix ne brise le fragile équilibre entre son apparence de statue et le chaos qui bouillonnait en elle. Elle passa une main gantée de dentelle sur son buste, feignant d'ajuster une broche, mais ses doigts cherchaient en réalité la chaleur du transmetteur à travers les épaisseurs de tissu. La sensation était là, une petite bosse de vie, un secret brûlant qui lui appartenait en propre, une erreur de calcul qu'elle chérissait plus que sa propre sécurité. Elle savait que le bal du Solstice approchait, que le temps se contractait comme un ressort de montre trop tendu, et que bientôt, le tic-tac du destin l'obligerait à choisir entre la symphonie prévisible du cuivre et le silence assourdissant, mais libre, de la dissonance.

Elle s'approcha de la fenêtre et posa son front contre la vitre froide, sentant la

vibration du monde extérieur se propager dans son crâne. En bas, dans les rues de Belgravia, les calèches à vapeur glissaient avec une régularité de métronome, leurs lanternes de gaz jetant des lueurs ambrées sur le brouillard épais qui semblait vouloir engloutir la ville. Tout était à sa place, tout était prévu, et pourtant, dans le creux de sa hanche, la petite machine clandestine continuait de chuchoter des promesses d'imperfection, des récits de larmes versées sans raison et de baisers qui ne servaient à rien d'autre qu'à perdre le sens de la mesure. Julianna ferma les yeux, humant l'air confiné de la chambre, et pour la première fois de la journée, elle sourit, un sourire invisible et dangereux, car elle sentait que sous l'ordre immuable des chiffres, le cœur du monde commençait enfin à se briser.

Chapitre 2

Fréquence Interdite

La soie de sa chemise de nuit, d'un bleu si sombre qu'il semblait avoir absorbé toute la mélancolie de la Tamise, glissait contre ses cuisses avec une lenteur de reptile, une caresse fraîche qui contrastait violemment avec la chaleur dévorante nichée sous son flanc gauche. Dans le silence oppressant de sa chambre, où chaque tic-tac de la pendule de porcelaine résonnait comme un verdict, Julianna sentait le petit greffon de cuivre palpiter sous sa peau, une excroissance clandestine qui déformait la ligne pure de sa taille. C'était une brûlure sourde, un bourdonnement qui ne demandait qu'à s'épanouir, et elle pressa ses doigts fins contre la chair tendre, cherchant à apaiser la vibration tout en la provoquant, son souffle se découpant en petites buées d'argent dans l'obscurité glacée.

Elle s'assit au bord du lit, les pieds nus s'enfonçant dans l'épaisseur d'un tapis de laine qui sentait la poussière ancienne et le savon à la lavande, un parfum domestique et rassurant qui lui parut soudainement étouffant, presque rance. Ses doigts tremblants cherchèrent la petite molette d'argent dissimulée derrière la dentelle de son corset abandonné sur la chaise, reliée par un fil de soie conductrice à l'implant sous sa peau. À peine l'eut-elle effleurée qu'une décharge de statique parcourut son échine, une morsure électrique qui fit se dresser les poils de sa nuque et envoya un frisson de givre jusqu'au creux de son ventre. Le monde de l'Automate, avec ses calculs de trajectoires et ses probabilités de bonheur conjugal, commença à s'effriter, laissant place à un grésillement organique, un souffle de vie qui ne demandait de comptes à personne.

Soudain, le chaos des ondes se mua en une texture nouvelle, quelque chose qui n'avait rien de la perfection cristalline des carillons de la cité haute. C'était une voix.

Elle n'arrivait pas par ses oreilles, mais semblait sourdre directement de ses os, une résonance de bois brûlé et d'ambre, un timbre qui portait en lui l'odeur du tabac froid, de la pluie sur le pavé et de la sueur honnête des bas-fonds. Ce n'était pas un message codé, pas une suite de chiffres binaires destinés à optimiser le rendement des usines de vapeur, mais une confidence murmurée à l'oreille de la nuit.

« Le brouillard, ce soir, n'est pas gris, murmurait la voix, et Julianna retint sa respiration, le cœur cognant si fort contre ses côtes qu'elle craignit de briser la délicate mécanique. Il est d'un violet profond, presque indécent, comme le velours d'une robe qu'on aurait jetée dans la boue. Il goûte le sel et le fer, il s'enroule autour des réverbères comme une caresse qu'on n'aurait pas osé demander. Vous voyez, là-haut, dans vos cages dorées, vous croyez que l'humidité n'est qu'une variable météo, mais ici, c'est le manteau des amants perdus. »

Julianna ferma les yeux, et soudain, sa chambre disparut. Elle ne sentait plus le satin de ses draps, mais l'humidité poisseuse d'une ruelle, l'odeur âcre du charbon qui pique la gorge et la sensation de l'air saturé de promesses. Les mots d'Elias n'étaient pas des descriptions, c'étaient des sensations pures qui s'infiltraient dans son sang, des impuretés délicieuses que l'algorithme d'Alaric aurait balayées comme des scories. Elle imaginait les mains de cet homme, sûrement calleuses, tachées d'encre et de cambouis, des mains qui savaient la rugosité du monde réel, loin de la peau lisse et sans pores du Duc.

Une émotion nouvelle, une dissonance sauvage, commença à germer dans sa poitrine, là où le calcul de sa vie future était censé être déjà résolu. C'était une douleur exquise, une dilatation de ses poumons qui l'obligeait à prendre de grandes inspirations, comme si elle venait de briser une surface de glace pour enfin respirer. La voix continuait, plus basse, presque une vibration dans ses reins.

« On nous dit que le bleu est une fréquence de quatre cent quatre-vingts térahertz, mais c'est un mensonge. Le bleu, c'est le froid qui s'installe dans vos doigts quand

vous attendez quelqu'un sous la pluie. C'est le goût de l'absence. Est-ce que vous ressentez cela, là-haut ? Est-ce que vos cœurs ont encore le droit de dérailler ? »

Julianna sentit une larme, une seule, rouler sur sa joue. Elle n'était pas prévue. Elle n'était pas le résultat d'une tristesse quantifiable, mais le trop-plein d'une humanité qui débordait enfin du moule de cuivre. Elle porta ses doigts à son visage et recueillit cette goutte d'eau salée, la portant à ses lèvres. Le goût était métallique, chaud, vivant. C'était une erreur de calcul sublime. Elle se laissa tomber en arrière sur l'édredon, le corps vibrant à l'unisson de cette fréquence interdite, sentant chaque pore de sa peau s'ouvrir comme une fleur nocturne.

Dans l'ombre, elle voyait presque la silhouette d'Elias, non pas comme un homme de chair, mais comme une présence de fumée et de désir, une entité qui lui offrait le monde dans toute sa saleté magnifique. Le Duc d'Atherton lui promettait la paix, une symphonie de rouages parfaitement huilés où chaque soupir était anticipé. Mais Elias, à travers ce fil de cuivre invisible, lui offrait le chaos d'une peau contre une autre, l'imprévisibilité d'une caresse qui ne cherche pas à conclure un contrat, mais à explorer l'infini d'une seconde.

Le transmetteur chauffa davantage, devenant presque insupportable, une marque au fer rouge qui scellait son appartenance à la rébellion. Elle ne voulait pas que cela s'arrête. Elle aurait voulu que cette voix devienne une main, que cette fréquence devienne un souffle sur son cou. Elle se tourna sur le côté, se mettant en position fœtale, protégeant ce petit morceau de métal comme s'il s'agissait d'un nouveau-né, son propre cœur s'ajustant, battement après battement, sur le rythme irrégulier et fascinant de la Dissonance. Le Grand Automate pouvait bien régir les marées et les marchés, il ne pourrait jamais calculer la profondeur de ce vertige qui l'emportait, loin des certitudes, vers l'abîme délicieux de l'inconnu.

Chapitre 3

L'Équation du Duc

L'air dans le bureau du Duc d'Atherton avait le goût métallique de l'ozone et l'odeur rance, presque imperceptible, de l'huile de précision qui suintait des horloges murales, une atmosphère si purifiée qu'elle en devenait étouffante, comme si chaque particule de poussière avait été bannie par un décret mathématique. Julianna se tenait droite, les mains jointes sur la soie lourde de sa jupe dont le bruissement, à chaque mouvement infime, lui paraissait un vacarme indécent dans ce sanctuaire de silence, tandis qu'en face d'elle, Alaric d'Atherton étalait des parchemins sur une table d'acajou dont le vernis brillait comme une mare de sang figé. Le Duc ne bougeait pas comme un homme de chair, ses gestes étaient des trajectoires économes, une chorégraphie de lignes droites et d'angles parfaits, et lorsqu'il leva les yeux vers elle, Julianna ne vit pas de désir, mais la satisfaction froide d'un architecte contemplant une voûte dont il a vérifié la solidité. Son parfum, un mélange de lavande desséchée et de papier neuf, l'enveloppa comme un linceul, une senteur sans aucune aspérité animale, sans cette moiteur humaine qui trahit d'ordinaire l'émotion ou la fatigue.

Il posa ses doigts longs et pâles sur une série de diagrammes complexes, des courbes de fertilité croisées avec des projections de prestige social, des graphiques où leurs deux noms étaient entrelacés par des équations si denses qu'elles ressemblaient à des fils de fer barbelés. Sa voix, lorsqu'il se mit à parler, possédait la résonance d'un diapason en argent, cristalline et dénuée de tout tremblement, expliquant avec une patience chirurgicale comment leur union avait été optimisée par le Grand Automate pour minimiser les risques de défaillance émotionnelle et maximiser la stabilité de leur descendance. Julianna sentit alors le transmetteur, caché sous l'épaisseur de son corset, s'éveiller contre sa peau fine, une chaleur soudaine et vibrante qui contrastait violemment avec la froideur de la pièce, un point de brûlure qui semblait dévorer son

flanc comme une morsure amoureuse. Elle imaginait, sous les doigts d'Alaric, non pas de la peau, mais du cuivre poli, une surface lisse où aucune larme ne pourrait jamais trouver de prise, et l'horreur de cette perfection la frappa comme une nausée, un vertige de marbre où chaque seconde de son futur était déjà pétrifiée.

Les plans qu'il lui présentait n'étaient pas des projets, c'étaient des sentences, des colonnes de chiffres dictant l'heure de leurs repas, la fréquence de leurs rapports conjugaux calculée pour la réceptivité hormonale optimale, et même la durée de leurs promenades dans les jardins de la propriété. Le Duc parlait de leur vie comme d'une horlogerie fine qu'il s'agissait de ne pas gripper, et Julianna, le regard fixé sur une tache d'encre minuscule qui souillait le bord d'un parchemin — la seule erreur dans ce monde de certitudes — sentit une révolte organique monter en elle, un besoin de griffer ce visage trop lisse, de sentir l'odeur du sang et de la sueur pour s'assurer qu'ils n'étaient pas déjà des automates. Le transmetteur contre son sein battait maintenant à l'unisson de son propre cœur, une pulsation sauvage, désordonnée, une fréquence de basse qui résonnait jusque dans ses dents, lui rappelant la voix d'Elias, cette voix qui sentait le tabac brun, la pluie sur le pavé et le désordre délicieux des bas-fonds.

Elle recula d'un pas, ses talons claquant sur le parquet avec une netteté de couperet, et elle vit le sourcil d'Alaric se hausser d'un millimètre, une déviance statistique qu'il sembla noter mentalement pour une correction future. La soie de sa robe lui parut soudain insupportable, trop rêche, trop apprêtée, une cage de luxe qui l'empêchait de sentir le vent, tandis qu'elle se concentrait sur la petite cicatrice sous son sein, là où le métal rencontrait la chair, là où le monde réel commençait. Elle ne l'écoutait plus, elle n'entendait plus que le vrombissement de la Dissonance qui réclamait son dû, une chanson de fer et de désir qui se moquait des courbes de fertilité et des calculs de probabilités. Elias était là, quelque part dans les entrailles fumantes de la ville, et elle savait qu'il attendait un signe, un souffle, une preuve que la machine n'avait pas encore dévoré son âme.

Alors, au milieu d'une phrase d'Alaric sur l'importance de la régularité du pouls lors des cérémonies officielles, Julianna ferma les yeux et porta une main à sa gorge, feignant un étourdissement, mais en réalité, elle plongea son esprit dans la vibration du transmetteur. Elle ne chercha pas à coder un message complexe, elle ne chercha pas les mots que l'Automate pourrait intercepter, elle se contenta de se souvenir de la sensation d'une main chaude dans son cou, du goût âpre du gin clandestin et de la peur sublime de se perdre. Elle força sa respiration à se saccader, elle laissa ses pensées dériver vers l'image de la peau d'Elias sous les réverbères, et elle sentit son cœur s'emballer, un galop de sang et de feu qui s'imprimait directement dans le cuivre de son implant. C'était une réponse, une signature de vie jetée à la face des équations du Duc, une mélodie de battements irréguliers qui disait : **je suis vivante, je suis en désordre, je suis à toi**.

Le Duc s'interrompit, un pli d'inquiétude mathématique barrant son front, et il fit un pas vers elle, tendant une main gantée de chevreau blanc, une main qui sentait la craie et l'absence totale de mystère. Julianna sentit le transmetteur chauffer jusqu'à la limite de la douleur, une brûlure exquise qui lui arracha un soupir qu'il prit pour de la fatigue, mais qui était en réalité un cri de guerre silencieux envoyé à travers l'éther. Elle imagina Elias, dans son atelier saturé d'odeurs de soudure et de cuir mouillé, recevant ce code charnel, sentant contre sa propre peau le tumulte de ce cœur de femme refusant de devenir une variable ajustable. L'opposition entre la pâleur clinique d'Alaric et la chaleur vibrante qui émanait de son propre flanc lui donnait envie de rire, d'un rire rauque et impur qui aurait brisé toutes les horloges de la pièce.

Elle accepta la main du Duc, sentant à travers le cuir la structure osseuse parfaite de ses doigts, une charpente sans défaut, et elle lui offrit un sourire qu'elle savait faux, une courbe calculée pour apaiser ses doutes, pendant que sous son corset, la Dissonance continuait de hurler. Elle se laissa conduire vers la fenêtre, regardant le Londres de cuivre s'étendre sous un ciel de soufre, mais elle ne voyait que des ombres, elle ne sentait que le contact invisible de la fréquence d'Elias qui caressait son esprit. Chaque mot d'Alaric, chaque projet d'avenir codifié, ne faisait qu'enfoncer

davantage le poinçon de la rébellion dans sa chair, transformant son agonie en une extase de secret. Elle était une faille dans le système, une larme de sel dans une mer d'huile, et alors qu'il lui parlait de la pureté des lignées, elle se délectait de la sensation de sa propre sueur perlant sous ses dentelles, une preuve d'imperfection qui valait tous les royaumes de cuivre. Elle savait désormais que l'équation du Duc était condamnée, car elle ne tenait pas compte de la chaleur d'un battement de cœur qui choisit de s'égarer, ni du goût d'un baiser volé à la logique des machines.

Chapitre 4

Descente dans la Dissonance

La soie de sa robe, d'un gris d'orage si pâle qu'elle semblait vouloir se dissoudre dans les vapeurs de soufre de Westminster, lui paraissait soudain une peau étrangère, une mue de porcelaine trop étroite qu'elle brûlait de déchirer pour laisser respirer la faille qui battait, sauvage et irrégulière, contre ses côtes. Julianna glissa hors de la lumière crue des lustres à gaz, fuyant le parfum trop propre, presque stérile, de la lavande et du métal poli qui imprégnait les couloirs du palais, pour s'enfoncer vers les escaliers de service où l'air commençait enfin à s'épaissir, à se charger de l'odeur plus honnête de la suie et du charbon humide. Sous son corset, le transmetteur greffé contre son flanc gauche irradiait une chaleur sourde, une pulsation qui n'était plus seulement un signal, mais une caresse électrique qui lui parcourait l'échine, lui rappelant à chaque pas que son corps n'appartenait plus à la logique froide du Duc d'Atherton, mais à ce courant invisible qui l'appelait vers les profondeurs de la ville.

Elle franchit le seuil des quartiers hauts, et l'atmosphère changea brusquement, passant de la clarté géométrique des quartiers de cuivre à l'obscurité poisseuse de Whitechapel, là où le brouillard n'était plus une brume élégante mais un linceul lourd, saturé de l'odeur du fleuve, de la graisse de machine rance et de l'haleine chaude des foules pressées. Ses bottines de satin s'enfonçaient dans une boue grasse, un mélange de terre et de résidus d'huile qui maculait l'ourlet de sa robe, mais elle s'en moquait, ivre de cette saleté qui lui semblait plus réelle que tout le luxe de son existence passée. Elle entendait, au-dessus d'elle, le ronronnement monstrueux du Grand Automate, ce bourdonnement de cuivre qui régulaient la vie de millions d'âmes, mais ici, dans les ruelles étroites où les murs transpiraient une humidité noire, le bruit se brisait, se fragmentait en une cacophonie de cris, de rires gras et de grincements de métal rouillé.

Le 'Nid de Rats' se révéla à elle non pas comme une adresse, mais comme une sensation, une vibration plus intense qui faisait trembler ses gencives et ses doigts, l'attirant vers une porte basse, dissimulée derrière un rideau de vapeurs d'échappement siffleuses. En entrant, le choc fut d'abord thermique ; une bouffée de chaleur organique la frappa au visage, un mélange capiteux de tabac brun, de sueur d'homme, de vieux papier et de quelque chose de plus sucré, comme du miel brûlé ou de la résine de pin. C'était un antre souterrain où les tuyaux de cuivre, au lieu d'être rectilignes et froids, s'enroulaient comme des veines sur des murs de briques suintantes, et où la lumière ne venait pas de l'électricité blanche de l'Automate, mais de lampes à huile dont la flamme vacillante projetait des ombres dansantes, presque vivantes.

Julianna s'arrêta, son cœur cognant contre le transmetteur comme un oiseau en cage, ses yeux cherchant dans la pénombre ambrée la source de la fréquence qui, à cet instant précis, devint un cri silencieux dans sa poitrine. Et puis, il fut là, se détachant d'un amas de rouages et de câbles effilochés, une silhouette dont la présence physique semblait absorber toute la lumière de la pièce. Elias ne ressemblait en rien aux gravures de mode de Westminster ; il y avait chez lui une rudesse texturée, une épaisseur de vie qui lui coupa le souffle. Il portait un gilet de cuir usé, craquelé par endroits, et ses manches étaient retroussées sur des avant-bras marqués par des taches de graisse noire et de petites cicatrices, des traces de combats menés contre la matière elle-même.

Lorsqu'il s'approcha, elle sentit l'odeur de sa peau, un parfum de pluie, de fer et d'une chaleur animale qui lui fit monter les larmes aux yeux, une odeur si humaine qu'elle en devint presque douloureuse. Sans un mot, il leva la main, et avant même que ses doigts ne touchent son visage, Julianna sentit l'électricité statique crépiter entre eux, une tension délicieuse qui lui fit dresser les poils sur les bras. Quand son pouce, rugueux et chaud, vint caresser la courbe de sa mâchoire, le contraste entre la peau calleuse de l'homme et la finesse de sa propre chair fut une décharge de pure réalité

qui brisa en elle les dernières chaînes de la certitude mathématique.

Ses doigts à lui n'étaient pas les instruments précis d'un horloger, ils étaient habités par une maladresse tendre, une hésitation qui valait tous les poèmes interdits du monde. Julianna ferma les yeux, se laissant envahir par le goût de l'air saturé de cet endroit, un goût de métal et de liberté, tandis que la main d'Elias glissait vers son cou, là où son pouls battait avec une violence nouvelle. Elle sentit la texture du velours de son propre col contre sa nuque, le poids de ses cheveux défaits, et par-dessus tout, la chaleur irradiante du corps d'Elias qui semblait vouloir se fondre dans le sien.

« Tu es réelle, » murmura-t-il, et sa voix n'était pas un son, mais une vibration de basse qui résonna directement dans le transmetteur de Julianna, faisant vibrer ses os et ses nerfs d'une harmonie parfaite.

Elle ne répondit pas avec des mots, car les mots appartenaient au monde des équations et des rapports de force du Duc ; elle répondit en s'avancant dans son espace personnel, en laissant son front s'appuyer contre l'épaule de l'homme, là où le tissu de sa chemise sentait le feu de bois et le labeur. Sous sa joue, elle sentit le mouvement des muscles, la respiration lente et profonde de celui qui ne craint pas le chaos, et elle comprit que tout le luxe de Westminster n'était qu'une prison de glace comparé à la fournaise de cette rencontre. Leurs souffles s'entremêlèrent dans l'air épais du souterrain, créant une petite brume de buée entre leurs visages, un nuage éphémère qui était la preuve la plus flagrante de leur existence commune.

Elias posa son autre main sur le flanc de Julianna, à l'endroit exact où le transmetteur était enfoui sous la peau, et sa paume, large et protectrice, couvrit la source de la douleur et de la musique. À cet instant, la Dissonance cessa d'être un bruit parasite pour devenir un chant de triomphe, une symphonie organique où le sel de ses larmes, qui commençaient enfin à couler, se mêlait au goût de la poussière et de l'huile sur ses lèvres. Elle se sentait enfin entière, non pas comme une pièce d'un mécanisme parfait, mais comme une créature de sang, de sueur et de désordre, perdue dans les bras d'un

pirate qui venait de lui offrir, dans le silence moite du Nid de Rats, la seule chose que l'Automate ne pourrait jamais calculer : le poids sacré d'une émotion qui n'a pas besoin de raison pour brûler.

Chapitre 5

L'Architecte Repenti

L'obscurité du souterrain n'était pas un vide, mais une matière dense, une mélasse d'ombre imprégnée de l'odeur de la suie humide et du parfum entêtant de l'huile de graissage qui suintait des parois, tandis que la main d'Elias, dont la chaleur traversait les couches de soie de Julianna, agissait comme une ancre au milieu de la dérive. Sous la paume de l'homme, le transmetteur greffé contre ses côtes pulsait, une petite bête de métal enragée qui semblait vouloir déchirer la chair pour rejoindre son créateur, car le rythme de l'appareil s'accordait maintenant, avec une ironie cruelle, aux battements saccadés du cœur d'Elias. Julianna sentait le grain de cette peau contre la sienne, une texture d'artisan, marquée par les cicatrices de soudures anciennes et le froid persistant du cuivre, et dans ce contact, elle percevait une confession muette que les mots n'avaient pas encore osé formuler.

Il ne retira pas sa main, mais ses doigts se crispèrent légèrement, une hésitation qui fit frissonner Julianna jusqu'à la racine des cheveux, alors que le silence entre eux devenait aussi lourd que le brouillard londonien qui, au-dessus de leurs têtes, étouffait la ville sous son manteau de soufre. Elias détourna les yeux, son regard se perdant dans les rouages d'une horloge démantelée qui gisait sur l'établi, un squelette de laiton dont les dents ne mordaient plus que le vide, et sa voix, lorsqu'elle s'éleva enfin, ne fut qu'un murmure rocailleux, une vibration basse qui semblait naître du fond de sa poitrine. Il lui avoua qu'il n'était pas seulement un voleur de fréquences, un rat des bas-fonds grattant la terre pour quelques ondes de liberté, mais qu'il avait été, dans une vie que la vapeur avait fini par dissoudre, l'esprit même derrière la prison.

« J'ai dessiné les premières courbes de l'Affinité, Julianna, j'ai tracé les lignes de code avec la ferveur d'un homme qui pensait pouvoir guérir le monde de sa propre fragilité

», murmura-t-il, et Julianna crut sentir l'odeur de l'encre fraîche et du papier vélin se mêler à l'air vicié du Nid de Rats, comme si le passé d'Elias s'invitait physiquement dans la pièce. Il expliqua, les yeux hantés par des spectres de cuivre, comment il avait cru que la souffrance humaine n'était qu'une erreur de calcul, un déchet dans la machine, et comment il avait bâti l'algorithme pour lisser les aspérités des âmes, pour marier les êtres selon une logique de complémentarité parfaite qui bannirait à jamais le doute et l'agonie du rejet.

Julianna écoutait, son corps vibrant contre le sien, et elle imaginait les mains d'Elias manipulant les rouages du Grand Automate avec la précision d'un chirurgien, ignorant alors que chaque engrenage qu'il posait était une barre de fer supplémentaire dans la cage dorée de Londres. Elle se rappelait le regard d'Alaric, son fiancé de métal, ce regard où rien ne débordait jamais, où chaque émotion semblait avoir été pesée et validée par une équation avant de s'afficher sur son visage de porcelaine. Elle comprit alors que le confort qu'elle avait ressenti toute sa vie n'était pas de la paix, mais une anesthésie, une absence de vie dictée par les schémas de l'homme qui se tenait devant elle, dévasté par son propre génie.

« Le Grand Automate n'élimine pas la douleur, il l'étouffe simplement sous des couches de cuivre et de vapeur, il la rend inaudible pour que la ville puisse continuer à fonctionner sans jamais s'arrêter pour pleurer », poursuivit Elias, et sa main sur le flanc de Julianna devint plus pressante, comme s'il cherchait à s'excuser auprès de chaque cellule de son corps pour l'avoir condamnée à cette harmonie forcée. Il lui parla de la "Dissonance", ce résidu de passion brute qui refusait de se plier aux chiffres, cette étincelle de désordre qui habitait les larmes versées sans raison et les rires qui éclataient au mauvais moment. C'était pour capturer cette essence-là qu'il avait créé le transmetteur, non pas pour l'étudier, mais pour se souvenir qu'il était encore capable de ressentir quelque chose qui n'avait pas été prévu par son propre code.

Julianna sentit une larme, une seule, glisser sur sa joue, une goutte salée qui portait en

elle tout le poids de ses années de silence, et lorsqu'elle atteignit le coin de ses lèvres, elle en goûta la saveur âpre, une preuve irréfutable de son humanité retrouvée. Elle ne ressentait plus de colère envers Elias, seulement une immense et dévorante soif de ce chaos qu'il lui offrait, cette incertitude magnifique qui était le prix à payer pour être enfin réelle. Elle se rapprocha encore, ses soies froissant contre le cuir usé de sa veste, et l'odeur d'Elias l'enveloppa complètement, un mélange de musc, de sueur honnête et de cette électricité statique qui précède les grands orages.

Leurs visages n'étaient plus séparés que par un souffle, une zone de turbulence où leurs haleines se mêlaient dans la pénombre, et Julianna pouvait voir les fines ridules autour des yeux d'Elias, ces marques du temps et du chagrin que l'Automate aurait sans doute effacées pour préserver l'illusion de la perfection. Elle tendit la main, ses doigts effleurant la mâchoire rugueuse de l'ancien prodige, et elle sentit la pulsation de son sang, ce tambour organique qui battait une mesure que nulle machine ne pourrait jamais copier. Il n'y avait plus de calcul, plus de probabilités, plus d'Atherton ou de bals de solstice ; il n'y avait que la moiteur de cette cave, le ronronnement lointain de la ville qui tournait à vide, et ce besoin viscéral de se perdre dans l'autre.

Lorsqu'il l'embrassa, ce fut une collision de mondes, un choc de saveurs où le sel de ses larmes rencontra le goût de tabac et d'amertume sur les lèvres d'Elias. Ce n'était pas le baiser poli et stérile que la société exigeait, mais une déglutition de l'âme, une recherche fébrile de contact où leurs dents s'entrechoquèrent et où leurs langues se cherchèrent avec une urgence de naufragés. Julianna sentit le transmetteur sous sa peau s'affoler, saturant l'éther de fréquences impossibles, des pics de chaleur et de désir qui devaient faire hurler les capteurs du Grand Automate dans les hautes sphères de la ville, mais elle s'en moquait. Chaque seconde de ce baiser était une erreur de calcul sublime, une anomalie que l'algorithme ne pourrait jamais réduire à une suite de zéros et de uns.

La chaleur montait en elle, une marée de sang chaud qui chassait le froid des engrenages, et elle s'agrippa aux épaules d'Elias comme si la terre sous ses pieds

menaçait de se dérober. La texture de ses mains, maintenant sur sa nuque, était à la fois brute et infiniment tendre, ses doigts s'emmélaient dans ses cheveux défaits, brisant les dernières attaches de son chignon de cérémonie. Ils étaient deux architectes sur les ruines de leur propre vie, scellant une alliance qui ne reposait sur aucune équation, mais sur la simple et terrifiante certitude que la souffrance, lorsqu'elle est partagée, est la plus pure des libertés. Le Nid de Rats semblait s'effacer autour d'eux, ne laissant que le bruit de leurs respirations haletantes et le battement sourd de deux cœurs qui, pour la première fois, refusaient de calculer leurs larmes.

Chapitre 6

Le Soupçon de l'Automate

L'air du palais avait le goût de l'ozone et de la cire froide, une amertume métallique qui tapissait le palais et étouffait le souvenir encore vibrant, sur ses lèvres, de la chaleur d'Elias. Julianna franchit le seuil des appartements privés, ses pas étouffés par les tapis de velours cramoisi qui semblaient boire le bruit de ses talons, tandis que sous son corset, le transmetteur contre sa hanche pulsait encore d'une cadence irrégulière, un écho sauvage de la Dissonance. Elle se sentait telle une intruse dans sa propre demeure, sa peau encore imprégnée de l'odeur de tabac blond, de pluie et de sueur honnête qui flottait dans le Nid de Rats, une fragrance organique qui jurait violemment avec les effluves de rose distillée et d'huile de graissage fine qui saturaient l'atmosphère du duc. Chaque tic-tac des horloges de cuivre fixées aux murs résonnait comme un reproche, une mesure implacable du temps qu'elle avait volé à la logique de son rang, et elle resserra les pans de sa cape de voyage, craignant que les vapeurs de sa trahison ne s'échappent des plis de sa robe.

Dans la pénombre du grand salon, Alaric l'attendait, une silhouette parfaitement immobile découpée par la lueur bleutée des lampes à gaz qui grésillaient doucement au-dessus des consoles en marbre. Il ne se retourna pas immédiatement, mais le bruit de son propre mécanisme interne, ce régulateur de rythme qu'il portait fièrement à son gilet comme une décoration de guerre, trahissait sa présence par un cliquetis sec, métronomique, d'une précision qui faisait mal aux oreilles. Julianna sentit ses propres muscles se tendre, ses poumons cherchant une respiration qu'elle ne parvenait pas à rendre aussi fluide que celle d'un automate, et elle s'arrêta à quelques pas de lui, là où l'ombre et la lumière se livraient un combat silencieux sur le parquet de chêne ciré. Elle aurait voulu se laver de cette rencontre, effacer la morsure du froid des bas-fonds, mais son corps se souvenait de chaque frôlement, de chaque souffle

échangé dans l'obscurité, et cette mémoire physique était une brûlure qu'elle ne pouvait dissimuler.

« Votre absence a dépassé les marges d'erreur prévues pour votre promenade, Julianna, » dit-il enfin, sa voix étant un instrument parfaitement accordé, dénué de la moindre écorchure émotionnelle, bien qu'une note de dissonance semblait vibrer dans le métal de ses mots.

Il se tourna vers elle, et la lumière accrocha les facettes de son regard gris, des yeux qui ne semblaient pas voir une femme, mais une équation dont le résultat ne tombait plus juste. Il s'approcha, ses mouvements ayant cette grâce fluide et artificielle des machines bien huilées, et Julianna sentit le froid émaner de lui, une aura de glace qui cherchait à éteindre le feu qui couvait sous sa poitrine. Lorsqu'il fut assez près, elle put sentir l'odeur de son propre parfum, une lavande si pure qu'elle en devenait agressive, et elle lutta pour ne pas reculer, pour ne pas laisser paraître le tressaillement de ses nerfs qui, sous sa peau, s'agitaient comme des fils électriques dénudés. Il leva une main gantée de daim blanc, effleurant la joue de Julianna du bout des doigts, une caresse qui n'avait aucune douceur, seulement la précision d'un scalpel vérifiant la texture d'un matériau.

« Votre pouls est erratique, » observa-t-il, alors que ses doigts descendaient vers la naissance de sa gorge, là où une veine battait la chamade, trahissant la terreur et le souvenir du plaisir. « La température de votre épiderme indique une exposition prolongée à l'humidité des quais, ou peut-être une agitation que les chiffres ne sauraient justifier. »

À cet instant, le régulateur sur la poitrine d'Alaric, une petite merveille de rouages d'or et de verre, s'emballa soudainement, produisant un son de ressort forcé, un crissement de métal contre métal qui brisa le silence feutré de la pièce. Alaric fronça les sourcils, portant la main à son propre appareil, son visage d'ordinaire impassible laissant transparaître une ombre de confusion, presque d'agacement, tandis que le

cadran sous le verre s'affolait, l'aiguille oscillant entre deux extrêmes. Julianna sentit alors, avec une clarté terrifiante, que c'était elle, ou plutôt la résonance du transmetteur sous son flanc, qui provoquait cette défaillance, que son cœur rebelle agissait comme un aimant perturbateur sur la mécanique parfaite de son futur époux. C'était une victoire minuscule et cruelle, une preuve que la chair, dans toute sa douleur et son désir, pouvait encore corrompre la certitude du cuivre.

« Une anomalie, » murmura Alaric, sa voix perdant de sa superbe alors qu'il s'écartait d'un pas, ses doigts serrant le boîtier de son régulateur pour tenter d'en calmer les soubresauts. « Une défaillance technique sans doute due aux fluctuations de la pression atmosphérique ce soir. L'Automate ne peut se tromper, c'est l'interface qui doit être recalibrée. »

Mais le doute, une sensation aussi gluante et sombre que l'huile de machine, s'était déjà glissé dans ses yeux, et il fixa Julianna avec une intensité nouvelle, une suspicion qui ne s'adressait plus à l'épouse, mais au sujet défectueux. Il fit un signe de la main vers les recoins d'ombre du salon, et de derrière les rideaux de brocart lourd, deux silhouettes émergèrent dans un sifflement de vapeur étouffé, des sentinelles mécaniques au buste de laiton poli et aux yeux de verre rougeoyant qui semblaient capturer chaque mouvement, chaque frémissement de ses cils. Leurs articulations produisaient un bruit de broyage sourd, une mélodie industrielle qui remplaça le silence introspectif, et Julianna comprit que le palais n'était plus seulement sa cage, mais une chambre d'observation où chaque larme, chaque soupir, serait désormais passé au crible des probabilités.

« La sécurité de votre trajectoire est ma priorité, Julianna, » reprit-il, ayant retrouvé son calme, bien que son régulateur continue de cliqueter avec une hâte nerveuse contre son sternum. « Ces unités veilleront à ce que vos sorties ne soient plus sujettes aux variables du hasard. Nous ne pouvons permettre qu'un élément aussi précieux que vous soit corrompu par les impuretés de la périphérie. »

Il se rapprocha une dernière fois, et cette fois, il posa sa main sur le flanc de Julianna, à l'endroit exact où le transmetteur était greffé, séparé de lui par des couches de soie et de baleines de corset. Elle retint son souffle, sentant la froideur du gant à travers le tissu, une pression qui semblait vouloir écraser la petite étincelle de rébellion qui vibrait encore en elle, et elle eut le sentiment désolant que son corps n'était plus qu'un champ de bataille entre deux mondes irréconciliables. Le goût de la poussière et du désespoir envahit sa gorge alors qu'elle baissait les yeux, observant les sentinelles qui prenaient position devant les portes, leurs optiques fixées sur elle avec une patience inhumaine, un rappel constant que dans ce monde de vapeur et de logique, la moindre émotion était une erreur qu'il fallait soit corriger, soit éradiquer. Sous ses doigts, à travers les mailles de son corset, elle sentit une goutte de sueur froide couler le long de son échine, une perle de peur pure qui, dans le silence de la pièce, lui parut plus bruyante que tous les rouages de l'Automate.

Chapitre 7

Le Silence de l'Éther

Le silence ne fut pas une absence de bruit, mais une morsure, une lame de givre glissée brusquement sous la soie de son corset là où, quelques battements de cœur plus tôt, la chaleur d'Elias pulsait encore contre sa peau. Julianna sentit l'éther se figer, cette symphonie invisible de craquements et de soupirs électriques qu'elle avait appris à habiter comme une seconde demeure s'éteindre d'un seul coup, remplacée par une linéarité stérile, un vide si absolu qu'il en devint vertigineux. Dans l'air lourd de la petite bibliothèque, l'odeur de la cire d'abeille et du vieux papier sembla soudain s'oxyder, prenant ce goût âcre de métal froid et d'ozone qui signalait l'éveil du Grand Automate, cette conscience de cuivre qui, depuis les entrailles de la cité, venait de poser son regard de vapeur sur la fréquence interdite. Le transmetteur, niché contre sa chair tendre, ne vibrait plus ; il n'était plus qu'un poids mort, un fragment de débris incrusté dans son flanc, et cette perte de contact lui causa une douleur sourde, une déchirure comparable à celle d'un membre que l'on ampute dans un rêve de glace. Elle porta une main tremblante à sa poitrine, ses doigts griffant inutilement le velours cramoisi de sa robe, cherchant à retrouver le rythme irrégulier, presque sauvage, qui la liait à l'autre monde, à ce pirate des bas-fonds dont elle ne connaissait que la cadence du cœur. Mais il n'y avait plus rien, sinon le ronronnement mathématique de la maison, ce murmure de rouages parfaitement huilés qui s'insinuait dans les murs, dans le plancher, jusque dans la moelle de ses os, lui dictant la régularité d'une respiration qui n'était plus tout à fait la sienne.

Elle s'approcha de la fenêtre, le front appuyé contre la vitre dont la froideur lui parut être celle d'un suaire, observant Londres qui s'étendait sous ses yeux comme un immense cadavre de fer travaillé par des vers de lumière électrique. L'Automate avait frappé, une interférence précise, une correction chirurgicale dans la trame des ondes,

et Julianna sentit la mélancolie robotique du système l'envahir, une nappe de grisaille émotionnelle qui cherchait à lisser ses doutes, à gommer les aspérités de son désir pour en faire une courbe prévisible, une équation résolue. Le goût du thé qu'elle avait bu plus tôt revint en arrière-goût de cuivre sur sa langue, une amertume de rouille qui semblait empoisonner chaque souvenir de tendresse clandestine. Elle ferma les yeux, tentant de convoquer l'image d'Elias, mais ses traits s'effaçaient derrière le voile de la logique dominante, remplacés par la figure géométrique du Duc d'Atherton, par la certitude de ce mariage qui n'était rien d'autre qu'un engrenage de plus dans la grande horloge sociale. Sa peau, d'ordinaire si sensible au moindre courant d'air, lui parut soudain épaisse, insensible, comme si elle se transformait lentement en porcelaine ou en métal, une poupée articulée dont chaque mouvement serait bientôt dicté par une carte perforée cachée dans les ténèbres du palais impérial.

Une larme, une seule, brûlante et salée, roula le long de sa joue pour venir s'écraser sur le col de dentelle qui l'étranglait, et ce contact humide fut la seule chose qui lui rappela sa propre finitude, sa propre fragilité organique face à l'immensité de la machine. Elle réalisa, avec une clarté qui lui fit l'effet d'un coup de fouet, que le silence de l'éther n'était pas un simple incident technique, mais un avertissement, une condamnation à mort pour son âme si elle restait là, immobile, à attendre que le Solstice ne vienne sceller son destin. L'air dans ses poumons lui parut raréfié, chargé de particules de métal en suspension qui rendaient chaque inspiration laborieuse, comme si le Grand Automate tentait de réguler jusqu'au volume de son souffle. Le transmetteur contre sa hanche, bien que muet, commença à chauffer, une chaleur résiduelle et désespérée, comme le dernier spasme d'un oiseau blessé, et Julianna comprit que l'interférence n'était pas seulement un barrage, mais une tentative d'éradication de la Dissonance en elle. Elle devait agir, briser ce silence de marbre avant que la logique ne finisse par la convaincre que son amour n'était qu'une erreur de calcul, un bruit parasite dans la perfection du monde.

Elle se détourna de la fenêtre, ses pas étouffés par l'épais tapis d'Orient qui sentait la poussière centenaire et la résine, et se dirigea vers le secrétaire en acajou dont les

ferrures de laiton brillaient d'un éclat malveillant sous la lampe à huile. Ses doigts, engourdis par le froid intérieur qui la gagnait, tâtonnèrent dans l'ombre jusqu'à trouver le petit stylet d'argent qu'elle utilisait pour ses correspondances officielles, un objet froid, pointu, qui lui parut être la seule arme capable de percer la cuirasse de certitudes dont on l'entourait. La mélancolie du système était une marée montante, une eau lourde et grise qui menaçait de noyer ses derniers instincts, de transformer sa rébellion en une acceptation polie, une soumission feutrée aux lois de la probabilité. Elle sentait son propre pouls ralentir, s'aligner malgré elle sur la pulsation de la cité, ce tic-tac incessant qui comptait les secondes séparant son existence de l'annihilation totale de son libre arbitre. La chambre semblait se resserrer autour d'elle, les murs couverts de soie brochée se rapprochant comme les parois d'une presse hydraulique, et le parfum des lys fanés dans le vase de Sèvres prit une tournure écœurante, une odeur de décomposition élégante qui était celle de sa propre vie.

Il lui fallait descendre, s'enfoncer là où les tuyaux de cuivre suaient de la vapeur grasse, là où le bruit n'était pas encore filtré par la bienséance du haut monde, là où Elias l'attendait peut-être encore, de l'autre côté du rideau de fer de l'éther. L'idée de la fuite lui monta à la gorge comme un goût de sel et de fer, une urgence sauvage qui contrastait violemment avec la rigidité de son maintien et la pâleur de son teint de jeune fille de bonne famille. Elle défit d'une main fébrile les premiers crochets de son corset, non pas pour se libérer de ses vêtements, mais pour redonner de l'espace à son cœur, pour lui permettre de cogner de nouveau contre ses côtes avec cette irrégularité magnifique qui était sa seule vérité. Le contact de ses propres doigts sur sa peau nue, là où le métal du transmetteur rencontrait la chair, lui arracha un frisson de douleur et de plaisir, une décharge électrique qui vint balayer, pour un instant, la brume grise imposée par l'Automate. Elle ne serait pas une variable ajustée, elle ne serait pas le sourire calculé d'un duc automate ; elle serait la larme qui fait rouiller l'engrenage, la fréquence perdue qui finit par briser le cristal de la logique pure.

Dans le couloir, le bruit des bottes des sentinelles résonna, un martèlement sec et cadencé qui semblait scander le compte à rebours avant le Solstice, chaque pas étant

une affirmation du pouvoir de la machine sur la chair. Julianna retint son souffle, se glissant dans l'ombre portée par une grande horloge de parquet dont le balancier, dans un mouvement hypnotique, semblait trancher le temps en morceaux égaux, dépourvus de sens. L'odeur de l'huile de graissage et de la vapeur chaude s'intensifia, s'infiltrant par les conduits d'aération, une caresse métallique qui lui rappela que la ville entière était une prison dont elle venait de décider de franchir les barreaux. Elle sentit une goutte de sueur glisser entre ses seins, une perle d'humanité dans ce désert de cuivre, et cette simple sensation physique, si infime soit-elle, lui redonna la force de se mettre en mouvement. Le transmetteur, dans un dernier sursaut de vie, émit un craquement minuscule, un écho de voix déformée qui ressemblait à un cri de détresse, et Julianna sut alors que le silence n'était pas la fin, mais le début d'une guerre qu'elle ne pouvait plus éviter, une lutte où chaque battement de cœur serait un acte de trahison envers la perfection de l'univers. Elle s'élança dans l'escalier dérobé, ses jupons de soie bruissant contre la pierre froide comme le battement d'ailes d'un oiseau nocturne, le goût de la liberté future mêlé à l'âcreté de la peur sur ses lèvres, prête à s'enfoncer dans les entrailles de Londres pour y retrouver le chaos béni d'une émotion qui ne se calcule pas.

Chapitre 8

L'Infiltration du Palais de Cristal

L'immensité du Palais de Cristal s'ouvrait devant elle comme une cage de lumière solide, une architecture de verre et de fer où chaque reflet semblait être un œil froid, multiplié à l'infini par la perfection des angles. Julianna sentait le poids de sa robe de bal, un fourreau de soie lourde couleur d'orange qui glissait contre ses hanches à chaque pas, tandis que l'odeur entêtante des lys blancs, dont les pétales cireux ornaient chaque colonne, se mêlait à l'effluve métallique, presque électrique, qui émanait des entrailles du sol. Sous son corset, là où la peau est la plus fine et la plus tendre, le transmetteur clandestin n'était plus seulement un poids mort mais une présence vivante, un parasite de chaleur qui pulsait contre ses côtes avec une régularité presque amoureuse. La fréquence d'Elias n'était pas encore une voix, mais un frisson continu, une onde qui remontait le long de son échine et faisait se dresser les petits poils de sa nuque, lui rappelant que dans le silence glacé de cette enceinte, elle n'était plus seule. Elle traversa la galerie des Murmures, ses talons étouffés par les tapis d'un rouge si profond qu'ils semblaient gorgés de sang ancien, et elle s'arrêta un instant pour respirer l'air chargé d'ozone qui s'échappait des bouches d'aération dorées. Le Grand Automate ronronnait quelque part sous ses pieds, une vibration sourde qui faisait trembler le cristal de ses boucles d'oreilles et résonnait dans sa cage thoracique comme le grondement d'un prédateur assoupi. Elle savait que chaque dalle de la salle de bal était une sentinelle, un capteur de pression capable de traduire le moindre gramme de chair en une donnée binaire, une équation de surveillance qui ne laissait aucune place à l'imprévu ou à la grâce d'un faux pas.

Elle s'approcha de la console de régulation dissimulée derrière une tenture de velours frappé, dont la texture rugueuse et riche râpa doucement le bout de ses doigts gantés de dentelle. L'obscurité de l'alcôve sentait la poussière ancienne et l'huile de

graissage, une odeur de machine qui l'écœurait autant qu'elle la fascinait, lui rappelant la précision stérile de la vie que le Duc d'Atherton avait tracée pour elle. Ses doigts cherchèrent le panneau de cuivre, trouvant enfin la petite excroissance froide, le levier de nacre qui commandait l'anesthésie du sol. Alors qu'elle pressait le mécanisme, elle sentit une résistance, un clic métallique qui remonta le long de son bras comme une décharge, et soudain, le ronronnement des dalles s'apaisa, laissant place à un silence de mort, un vide acoustique qui lui donna le vertige. Elle imaginait déjà les partisans d'Elias, tapis dans l'ombre des conduits de vapeur, sentant eux aussi ce changement de fréquence, ce signal silencieux qu'elle venait de leur offrir au prix de sa propre sécurité. Son cœur s'emballa, frappant contre le transmetteur avec une violence telle qu'elle craignit que l'appareil ne se brise, diffusant son secret à travers tout le palais. Une goutte de sueur, salée et chaude, perla à la naissance de ses cheveux et coula lentement le long de sa tempe, une trace d'humanité dérisoire dans ce temple de la logique. Elle goûta l'amertume du fer sur ses lèvres, une réaction nerveuse qui la ramenait à sa condition de chair et d'os, alors que tout autour d'elle, le verre semblait chanter la gloire du calcul éternel.

Julianna ferma les yeux, se concentrant sur la vibration dans son flanc, et elle crut percevoir, à travers les craquements de l'éther, le souffle d'Elias, une respiration irrégulière qui sentait le tabac brun et le vent des bas-fonds, une odeur de liberté et de suie qui contrastait violemment avec les parfums synthétiques de la cour. Elle se revit dans ses bras, quelques nuits plus tôt, sentant la rudesse de ses mains contre la soie de sa chemise, et ce souvenir provoqua en elle une vague de chaleur qui inonda son ventre, une sensation organique, indomptable, que nul algorithme ne pourrait jamais prévoir. Elle devait maintenant regagner le centre de la salle de bal, là où les invités commençaient à s'assembler comme des automates de chair, parés de bijoux qui pesaient sur leurs âmes autant que sur leurs cous. Elle sortit de l'alcôve, lissant sa robe d'un geste machinal, sentant le contact du tissu froid sur ses cuisses, et elle s'avança sur le parquet de marqueterie dont elle venait de briser la vigilance. Chaque pas était une trahison, chaque mouvement une note dissonante dans la symphonie de l'Automate, et elle savourait cette discrète agonie de la perfection avec une

délectation presque charnelle.

Le Duc d'Atherton l'attendait près de la fontaine de mercure, sa silhouette impeccable se découpant contre la lumière crue des lustres de cristal. Il sentait le santal et le papier neuf, une odeur de bibliothèque sans vie, et lorsqu'il prit sa main, Julianna frissonna devant la froideur de ses doigts, une température de cadavre qui semblait vouloir absorber sa propre chaleur. Il lui adressa un sourire qui n'était qu'une contraction musculaire précise, une exécution technique de la courtoisie, et elle se demanda s'il pouvait sentir, à travers la fine barrière de ses gants, le sang qui battait la chamade dans ses veines. "Vous êtes radieuse, Julianna, la probabilité de votre éclat ce soir dépasse toutes mes prévisions," murmura-t-il, sa voix étant un glissement de métal sur de la pierre. Elle ne répondit pas, se contentant de laisser son regard dériver vers les hautes verrières où les ombres de la nuit commençaient à s'agiter, signes avant-coureurs de l'orage que les rebelles s'apprêtaient à déchaîner. Elle sentait le transmetteur devenir brûlant, une chaleur presque insupportable qui marquait sa peau d'une empreinte invisible, un sceau d'appartenance à un autre monde, un monde de chaos et de larmes vraies.

L'air dans la salle devint soudain plus lourd, chargé d'une tension statique qui faisait pétiller la surface du champagne dans les coupes de cristal, et Julianna sut que l'instant approchait où le cuivre cèderait la place à la chair. Elle sentit une étrange douceur envahir ses membres, une langueur née de la peur et du désir, alors que les premières notes d'une valse mécanique s'élevaient des orgues à vapeur, une mélodie mathématique qu'elle s'apprêtait à briser de tout son être. Elle fixa un point invisible dans le vide, là où l'obscurité des jardins semblait dévorer la lumière du palais, et elle murmura intérieurement le nom d'Elias, comme une prière ou un blasphème, sentant le goût de l'aventure, âcre et sucré, envahir son palais alors que les premières vibrations de l'attaque commençaient à faire trembler les fondations mêmes de sa prison dorée. Le sol, désormais muet sous ses pieds, n'était plus qu'une scène de théâtre attendant ses acteurs, et Julianna, au centre de ce désert de verre, attendit que la première larme, la première erreur de calcul, ne vienne enfin racheter l'éternité de

son silence. Elle sentit le froissement de la soie contre ses jambes alors qu'elle amorçait un mouvement, un pas de danse qui n'appartenait à aucune chorégraphie connue, une improvisation de pur instinct tandis que, dans son flanc, la vibration devint un cri, une explosion de fréquences brisées qui lui annonça que les portes de l'enfer, ou de la liberté, venaient de s'ouvrir dans un fracas de vapeur et de verre brisé.

Chapitre 9

La Veille du Sacrifice

L'air de la galerie privée pesait sur ses épaules comme un manteau de plomb, chargé de l'odeur entêtante des lys qui se fanaient dans des vases de cristal et de ce relent métallique, presque imperceptible, qui émanait des rouages invisibles du palais. Julianna sentait le froissement de sa robe de soie lourde contre ses hanches, un glissement soyeux qui, d'ordinaire, l'aurait apaisée, mais qui ne faisait ici qu'accentuer la raideur de son propre corps, cette cage de chair où son cœur battait avec une irrégularité sauvage. Sous l'étoffe, contre la courbe douce de son flanc, le transmetteur clandestin était une brûlure constante, une pulsation de chaleur qui entraînait en conflit avec la fraîcheur artificielle de la pièce, lui rappelant à chaque seconde que sa vie était une dissonance, une note erronée dans la partition parfaite du Grand Automate. Elle observait Alaric, dont la silhouette se découpait contre les hautes fenêtres, sa posture d'une rectitude absolue évoquant moins la noblesse que la précision d'un balancier, et elle se demanda si, sous cette peau d'albâtre, le sang coulait vraiment ou s'il n'était qu'une huile raffinée, circulant sans bruit pour alimenter une logique implacable.

Le Duc se tourna vers elle, et le léger cliquetis de ses boutons de manchette en laiton résonna dans le silence comme un couperet de guillotine, une ponctuation sèche qui interrompit le fil de ses pensées tourmentées. Il tenait entre ses mains un écrin de bois noir, dont le vernis reflétait la lueur vacillante des candélabres, et l'odeur du bois de santal se mêla soudain à celle de l'ozone, créant une atmosphère suffocante, un mélange de sacré et de mécanique. Lorsqu'il ouvrit la boîte, Julianna retint son souffle, sentant une pointe de nausée lui monter aux lèvres à la vue de l'objet qui y reposait : un collier de cuivre articulé, une pièce d'orfèvrerie si complexe qu'elle semblait douée d'une vie propre, avec ses filaments de métal précieux qui

s'entrecroisaient comme des nerfs mis à nu. Ce n'était pas un bijou, c'était une extension, une prothèse de l'âme conçue pour lisser les imperfections du désir et les rugosités du doute, une promesse de paix qui ressemblait à un arrêt de mort.

« Approche, Julianna, » murmura-t-il, et sa voix était une caresse de velours râpeux, une mélodie monocorde qui ne laissait aucune place à l'improvisation ou à la révolte. Elle obéit, ses pieds glissant sur le tapis de laine épaisse sans faire de bruit, et elle sentit la chaleur de son corps à lui, une chaleur sèche, dépourvue de la moiteur humaine, tandis qu'il soulevait ses cheveux avec une lenteur calculée. Ses doigts effleurèrent la peau de sa nuque, et ce contact, au lieu de provoquer un frisson de plaisir, déclencha une alarme sourde dans ses veines, une répulsion physique pour cette perfection stérile qui cherchait à l'engloutir. Il ajusta le collier, et Julianna sentit les micro-aiguilles de cuivre s'enfoncer délicatement dans son derme, une morsure de froid qui se propagea instantanément le long de sa colonne vertébrale, comme si on injectait de la glace fondue directement dans son système nerveux.

Le goût du métal envahit sa bouche, une amertume de pile électrique et de rouille qui effaça toute autre saveur, et soudain, le monde changea de texture, les ombres de la pièce devenant plus nettes, plus géométriques, dépouillées de leur mystère et de leur poésie. Elle entendit, au plus profond de son crâne, le murmure du Grand Automate, un bourdonnement de basse fréquence qui cherchait à s'aligner sur le rythme de ses propres battements de cœur, une tentative de synchronisation forcée qui visait à effacer la Dissonance. C'était une sensation d'invasion absolue, une violation de son espace intérieur où chaque pensée, chaque souvenir d'Elias — l'odeur de la pluie sur le pavé, la rugosité de ses mains ouvrières, la chaleur de son souffle contre son oreille — était traqué par des algorithmes impitoyables pour être converti en données insignifiantes. Elle lutta, crispant ses doigts dans les plis de sa jupe, cherchant à s'accrocher à la douleur du transmetteur dans son flanc, cette petite étincelle de rébellion qui pulsait comme un phare dans le brouillard cuivré qui tentait de l'envelopper.

« Ressens-tu cette harmonie ? » demanda Alaric, ses yeux gris fixés sur les siens avec une intensité qui n'était pas de l'amour, mais la satisfaction d'un ingénieur devant une machine enfin réglée. « Plus de larmes inutiles, plus d'angoisses sans fondement, seulement la certitude de l'équilibre, l'effacement des erreurs qui nous empêchent d'être parfaits. » Ses mains se posèrent sur ses épaules, et Julianna eut l'impression que des pinces de fer se refermaient sur elle, l'ancrant dans une réalité où chaque mouvement était prédit, où chaque émotion était pesée et trouvée superflue. Elle voyait, dans le reflet d'un miroir doré, son propre visage, une poupée de cire aux yeux vitreux, et elle comprit avec une horreur glacée que si elle laissait ce lien se stabiliser, si elle permettait à ce poison de cuivre de coloniser ses veines, elle ne serait plus qu'un automate parmi les autres, une coquille vide récitant des versets de probabilités.

La vibration dans son flanc devint soudain plus forte, une secousse électrique qui remonta jusqu'à sa gorge, et elle crut entendre, à travers le vacarme du système, le rire d'Elias, un son rauque et boisé qui sentait le tabac et la liberté. C'était un rappel, une ancre jetée dans le chaos des bas-fonds, et Julianna ferma les yeux, se concentrant sur cette sensation organique, sur la moiteur de sa propre peau sous le corset, sur le goût de son propre sang qu'elle venait de mordre par réflexe. Elle devait briser ce cercle, elle devait déchirer ce voile de perfection avant que le Solstice ne vienne sceller son destin dans le métal éternel, car elle préférerait mille fois l'agonie d'un cœur brisé à la sérénité d'un cœur de cuivre qui ne sait plus battre.

Alaric se pencha pour embrasser son front, un geste d'une froideur chirurgicale, et Julianna sentit l'odeur de l'huile de machine qui imprégnait ses vêtements, un parfum de fin du monde qui lui donna envie de hurler, de griffer ce visage sans faille jusqu'à en faire sortir l'humanité cachée. Mais elle resta immobile, une statue de soie et de désespoir, sachant que chaque seconde comptait désormais, que le compte à rebours avait commencé dans les entrailles de la ville et que, demain, le sang versé serait la seule monnaie capable de racheter son âme. Le collier continuait de vrombir contre sa gorge, une caresse de bourreau, et elle se fit la promesse silencieuse, une prière adressée à l'obscurité des jardins, que ce bijou serait le premier engrenage qu'elle

briserait, dût-elle s'arracher la peau pour s'en défaire. La veille du sacrifice n'était pas un adieu à la vie, mais un baptême de feu, et tandis qu'elle fixait les aiguilles de l'horloge murale qui avançaient avec une régularité obscène, elle sentit monter en elle une larme, une seule, une erreur magnifique et incontrôlée qui glissa sur sa joue, brûlante comme une traînée de soufre dans un monde de glace.

Chapitre 10

Le Bal des Miroirs

L'air de la salle de bal pesait sur ses épaules comme une chape de plomb doré, saturé par l'arôme entêtant des lys flétris et cette odeur métallique, presque électrique, qui émanait de la grille de cuivre chauffée sous leurs pieds. Julianna sentait le frottement de la soie de sa robe contre ses cuisses, un murmure de tissu qui semblait amplifier chaque battement de son cœur, tandis que le parfum d'Alaric, une alliance froide de menthe poivrée et d'amidon, l'enveloppait comme un linceul invisible. Sous la courbe de son flanc gauche, là où la peau se faisait plus fine et plus sensible, le transmetteur clandestin palpait avec une ferveur nouvelle, une morsure de chaleur qui lui rappelait sa trahison à chaque inspiration. Le Duc la tenait avec une précision qui n'appartenait pas au monde des vivants, sa main gantée de blanc enserrant sa taille sans jamais presser trop fort, ses doigts trouvant exactement les points d'appui dictés par les traités de danse les plus rigoureux. Pour Alaric, cette valse n'était qu'une équation cinétique, un déplacement de masses dans un espace donné, mais pour Julianna, chaque glissement de son soulier de satin sur le métal gravé était un cri jeté dans l'abîme. Elle ferma les yeux un instant, laissant le bourdonnement des engrenages souterrains monter à travers ses talons, une vibration sourde qui remontait le long de ses jambes pour venir mourir dans le creux de ses reins. C'était là qu'Elias l'attendait, dans les entrailles de la ville où l'huile de graissage sentait le musc et la sueur honnête, là où la vapeur n'était pas une contrainte mais un souffle vital.

Elle commença alors son œuvre, ajustant sa cadence avec une subtilité qui échappait à l'œil, mais que son corps ressentait comme une déchirure. Au lieu de suivre la fluidité attendue du trois-temps, elle introduisit une imperceptible syncope, un talon qui traînait d'une fraction de seconde, un poids qu'elle déplaçait avec une insistance calculée sur les jonctions des plaques de cuivre. À chaque friction volontaire, elle

sentait le transmetteur sous sa peau s'embraser, transformant la douleur de la greffe en un signal pur, une fréquence de chair qui traversait les couches de jupons pour s'engouffrer dans le réseau de l'Automate. Elle imaginait Elias, ses doigts tachés de suie et de graisse de baleine, posés sur les récepteurs de cuivre dans l'obscurité moite des conduits, captant le rythme erratique de son désir et de sa peur. Le goût du fer envahit sa bouche, une pointe de sang qu'elle avait fait jaillir en mordant l'intérieur de sa joue pour rester ancrée dans le présent, tandis que la musique de l'orchestre de cuivre, réglée par des métronomes hydrauliques, commençait à lui paraître étrangement lointaine. Alaric la fit tourner, un mouvement si parfait qu'il en était écœurant, et Julianna sentit l'air frais sur sa nuque, un souffle qui portait l'odeur de la pluie imminente et du charbon brûlé, les parfums de la liberté qu'elle tentait de coder dans ses pas de danse.

La chaleur contre son flanc devint une brûlure sourde, une caresse de feu qui semblait vouloir consumer le corset qui la corsetait. Elle savait que chaque pulsation envoyée était une surcharge, une dissonance injectée dans la perfection du Grand Automate, et elle savourait l'idée que son propre corps, si longtemps traité comme une horloge ornementale, devienne l'agent du chaos. La peau de ses mains, emprisonnée dans la dentelle fine, commençait à moirer de sueur, une humidité sucrée qui rendait le contact avec le gant du Duc presque insupportable de réalité. Elle chercha le regard d'Alaric, espérant y déceler une faille, un doute, mais elle n'y trouva que le reflet des lustres à gaz, des globes d'ambre qui semblaient surveiller l'assemblée avec la froideur des yeux d'insectes. Il ne sentait rien, ni le tremblement de ses muscles, ni l'odeur de soufre qui commençait à sourdre des bouches d'aération, ni le lien invisible qui l'unissait à l'homme tapi dans l'ombre des machines. Elle accentua encore le signal, un pivot brutal, un appui prolongé du pied droit qui fit vibrer la grille de cuivre avec une intensité de diapason, et elle crut entendre, loin sous eux, le gémissement d'une soupape qui cède, le cri d'une vapeur libérée qui n'obéissait plus à aucune loi mathématique.

Ses pensées s'embrouillaient, emportées par le vertige de la valse et la fièvre qui

montait en elle, une ivresse organique faite de peur et d'un espoir sauvage. Elle revoyait le visage d'Elias dans l'obscurité de leur dernière rencontre, le grain de sa peau sous ses doigts, l'odeur de tabac froid et de métal chaud qui émanait de son cou, une réalité si vibrante qu'elle rendait le monde de cristal et de soie qui l'entourait totalement spectral. Elle était une antenne de chair, un pont jeté entre deux mondes que tout opposait, et elle sentait son âme s'effiloche au rythme des ondes qu'elle projetait vers les profondeurs. La sueur glissait maintenant entre ses seins, une trace de sel et de vie qui se frayait un chemin sous le satin rigide, lui rappelant qu'elle était encore capable de sentir, de souffrir, d'échapper à la géométrie de son destin. Alaric resserra sa prise, son visage restant d'une sérénité de marbre alors même que les premières lumières du bal commençaient à vaciller, victimes des premières micro-coupures de courant provoquées par ses interférences. Julianna sourit intérieurement, un sourire qui avait le goût amer et délicieux de la révolte, sentant que le signal touchait enfin au but, que les rouages de l'Automate commençaient à grincer sous le poids d'une émotion qu'ils n'avaient jamais été conçus pour traiter.

Le rythme de la musique sembla s'étirer, chaque note devenant plus lourde, plus épaisse, comme si l'air lui-même se transformait en mélasse dorée. Elle sentait les vibrations de l'éther s'enrouler autour de ses poignets, une caresse électrique qui lui faisait dresser les poils des bras, tandis que le transmetteur contre sa côte entamait son chant final, une vibration si haute qu'elle ne l'entendait plus qu'avec ses os. C'était un dialogue sans mots, un échange de fluides et de fréquences où elle donnait à Elias la clé de son propre cœur, lui offrant les coordonnées exactes de sa cage de soie pour qu'il puisse venir la briser. L'odeur de l'ozone devint soudain si forte qu'elle lui brûla les narines, masquant totalement le parfum des lys, et elle sut que le point de non-retour était atteint, que la surcharge était en train de se propager comme un poison dans les veines de cuivre de Londres. Dans cet instant de suspension parfaite, entre deux pas de valse, elle se sentit devenir pure énergie, une étincelle de chair perdue dans une horloge colossale, mais une étincelle capable d'incendier le temps lui-même pour une seule seconde de vérité. La main d'Alaric commença enfin à trembler, un frisson mécanique qui trahissait la défaillance du système auquel il était

lié, et Julianna laissa échapper un souffle long, une expiration qui portait en elle toute la fatigue de ses années de silence, sentant enfin la froideur du cuivre céder sous la chaleur indomptable de son sang.

Chapitre 11

Le Court-Circuit du Cœur

L'air n'était plus qu'une soupe épaisse de vapeurs huileuses et d'ozone, une atmosphère saturée où le parfum poudré des lys de la salle de bal s'évanouissait pour laisser place à l'odeur âcre du cuivre chauffé à blanc et au musc animal de la sueur. Julianna sentait chaque fibre de sa robe de soie, autrefois une armure d'élégance, coller contre ses flancs comme une seconde peau mourante, tandis que le transmetteur, niché contre sa côte, ne se contentait plus de vibrer, mais pulsait d'une chaleur fébrile, presque charnelle, qui semblait vouloir dévorer son propre cœur. À chaque pas dans les entrailles du Grand Automate, le sol de métal grillagé résonnait d'un timbre sourd, une plainte de géant endormi, et elle percevait sous ses semelles fines le tressaillement des pistons monumentaux qui régulaient, avec une précision terrifiante, l'existence de millions d'âmes. Elias l'attendait au centre de ce labyrinthe de rouages, sa silhouette découpée par la lueur orangée des fournaises, et lorsqu'il se tourna vers elle, elle crut respirer pour la première fois un air chargé de liberté, une bouffée de tabac froid, de cuir usé et d'une amertume boisée qui n'appartenait qu'à lui, loin des effluves aseptisés des salons d'Atherton.

Leurs mains se frôlèrent et le contact fut électrique, une décharge de réalité qui fit frissonner Julianna jusqu'à la moelle, le contraste entre la paume calleuse d'Elias et la douceur malade de sa propre peau créant un court-circuit sensoriel qui la laissa chancelante. Autour d'eux, le Grand Automate chantait sa mélodie de métal, un bourdonnement de basse fréquence qui s'insinuait dans ses tempes comme un poison doux, une berceuse de certitudes qui promettait l'absence de douleur en échange de l'absence de vie. Elle leva les yeux vers le noyau central, une sphère de verre ambré où tourbillonnaient des vapeurs d'éther, là où battait le rythme cardiaque de Londres, et là où, par un jeu de fils d'argent d'une finesse chirurgicale, la vie d'Alaric était

suspendue. Elle pouvait presque sentir, à travers la connexion de son transmetteur, la froideur géométrique du sang du Duc, cette régularité sans faille qui le maintenait en vie mais le condamnait à n'être qu'un appendice de la machine, un rouage de chair dont le moindre soupir était calculé par un algorithme de cuivre.

L'odeur du soufre se fit plus pressante, picotant sa gorge, et elle goûta sur ses lèvres le sel de sa propre angoisse alors qu'Elias lui tendait le percuteur, un objet de fer noir, froid et pesant comme un jugement dernier. Le silence entre eux n'était pas un vide, mais une matière dense, saturée de tout ce qu'ils n'avaient jamais osé se dire, un mélange de désir interdit et de révolte sourde qui sature l'espace comme l'humidité avant l'orage. Julianna sentit le poids du monde s'abattre sur ses épaules, le choix s'étirant devant elle comme un abîme velouté : préserver le calme léthargique de son existence, laisser Alaric respirer son air de métal pour l'éternité, ou tout briser dans un éclat de vapeur et de sang pour enfin appartenir à l'imprévisible. Sa peau la brûlait, le transmetteur sous son sein gauche devenant une braise ardente, et elle percevait dans le lointain, comme un écho déformé, le tempo de la valse qu'elle venait de quitter, un rythme qui lui paraissait soudain d'une cruauté insupportable.

Ses doigts se refermèrent sur le métal brut du percuteur, et la sensation de cette surface rugueuse, si différente des soies et des velours de sa prison dorée, lui procura un plaisir sauvage, une certitude organique qui monta en elle comme une marée. Elle revit le visage d'Alaric, cette beauté de statue de marbre dont les yeux ne reflétaient jamais que l'éclat des cadrans, et elle comprit que le sauver ainsi, c'était le maintenir dans un cercueil de verre, une vie sans saveur, sans odeur, sans le piquant de la peur ou la douceur de la peine. Une chaleur humide commença à perler au coin de ses paupières, une sensation oubliée, interdite par les protocoles de bien-être du Grand Automate qui avait banni les larmes comme une erreur de lubrification du système nerveux. C'était une perle de sel, une goutte de pure humanité qui portait en elle le goût de toutes ses années de silence, de toutes ses nuits passées à écouter les battements de cœur d'Elias dans le secret de son flanc.

Lorsqu'elle fit un pas vers le noyau, le vrombissement de la machine devint un hurlement, une protestation de cuivre et d'étain qui cherchait à la repousser, mais elle ne sentait plus que la morsure de l'ozone et le parfum de l'homme derrière elle, une ancre de chair dans cet océan de métal. Elle leva le percuteur, et dans cet instant de suspension absolue, où le temps semblait s'être figé dans la vapeur, elle laissa la larme couler le long de sa joue, un sillage de feu sur sa peau de porcelaine. La goutte tomba, lente et lourde, s'écrasant sur le boîtier de verre du transmetteur qui affleurait à travers la dentelle déchirée de son corset, et le contact du sel avec les circuits à nu provoqua un sifflement aigu, une plainte de fée électrique agonisante.

L'étincelle fut d'abord bleue, d'un bleu si pur qu'il en devenait aveuglant, puis une odeur de brûlé, de chair et de bakélite mêlées, envahit ses narines alors que le court-circuit se propageait le long des fils d'argent connectés à son propre système nerveux. La douleur fut une explosion de lumière blanche, un orgasme de souffrance qui lui arracha un cri qu'elle n'avait jamais su posséder, un son rauque, organique, qui brisa l'harmonie des engrenages. Elle frappa alors le noyau de toutes ses forces, non pas avec la précision d'une machine, mais avec la maladresse sublime d'une femme qui refuse de mourir de froid. Le verre se brisa dans un fracas de cristal et de tonnerre, libérant une nuée de vapeur brûlante qui enveloppa leurs corps comme un linceul de chaleur, et elle sentit le rythme du Grand Automate s'essouffler, s'enrayer, les pistons se bloquant dans un râle de métal supplicié.

Dans l'obscurité qui s'abattait soudain, Julianna s'effondra, non pas sur le sol de fer, mais dans les bras d'Elias qui l'attrapèrent avec une urgence désespérée, son odeur de tabac et de sueur l'inondant comme une bénédiction. Elle ne sentait plus la vibration du transmetteur, elle ne percevait plus la fréquence glacée d'Alaric ; il n'y avait plus que le silence immense de Londres qui s'éteignait, et le battement irrégulier, chaotique et magnifique, de son propre cœur qui cognait contre ses côtes avec une fureur nouvelle. La douleur dans son flanc était vive, une morsure de feu qui lui rappelait qu'elle était vivante, que chaque souffle désormais aurait un prix, et qu'elle venait de troquer une éternité de sourires calculés pour une seule seconde de vérité

saignante. Elle ferma les yeux, savourant sur sa langue le goût de la poussière et de la victoire, tandis que les dernières lueurs des cadrans s'éteignaient, laissant place à une nuit d'une noirceur absolue, mais d'une chaleur qu'aucune vapeur n'aurait jamais pu imiter.

Chapitre 12

L'Évanouissement du Cuivre

Le silence ne s'abattit pas comme une absence de bruit, mais comme un poids physique, une étoffe de velours lourd et poussiéreux qui étouffait les derniers échos de la mécanique souveraine. Dans l'étreinte d'Elias, Julianna sentait la rugosité de sa veste de laine contre sa joue, une texture de terre et de labeur qui contrastait si violemment avec la soie lisse, presque huileuse, de sa robe de bal. L'odeur de l'homme l'enveloppait, un mélange âcre de tabac froid, de sueur honnête et de cette note métallique, ferreuse, qui semblait émaner de sa peau même, comme s'il avait passé sa vie à caresser des moteurs interdits. Elle ferma les yeux, et dans cette obscurité soudaine, ses autres sens s'éveillèrent avec une acuité douloureuse, presque insupportable. Elle entendait le sifflement agonisant des pistons qui s'immobilisaient, un râle de géant de cuivre s'éteignant dans un dernier souffle de vapeur humide qui laissait sur ses lèvres un goût de sel et de graisse brûlée.

À quelques pas d'eux, l'obscurité n'était pas totale ; elle était peuplée de lueurs mourantes, de reflets cuivrés qui s'évanouissaient sur les parois de verre du Palais de Cristal. Alaric, dont la silhouette n'était plus qu'une ombre brisée parmi les décombres de sa propre perfection, s'effondra lentement, ses genoux heurtant le sol de fer avec un bruit sourd, organique, dépourvu de toute grâce mathématique. Julianna entendit son souffle, non plus régulier et cadencé par les battements du Grand Automate, mais haché, sifflant, chargé d'une terreur primale. Pour Alaric, la déconnexion n'était pas une libération, c'était une amputation de l'âme. Elle imaginait, sous sa peau de porcelaine, les nerfs autrefois anesthésiés par la certitude des chiffres se réveiller dans une symphonie de tourments. La douleur, cette intruse qu'il avait passée sa vie à calculer sans jamais la ressentir, l'envahissait désormais comme une marée de mercure liquide, brûlante et glacée à la fois.

L'air dans la nef immense changea de densité, perdant sa sécheresse artificielle pour se charger de l'humidité de la Tamise qui s'engouffrait par les conduits béants. Julianna inspira profondément, savourant cette atmosphère nouvelle, ce parfum de vase et de liberté qui lui piquait les narines. Elle sentait contre son flanc la cicatrice du transmetteur qui ne vibrait plus, une petite boursouffure de chair dont la chaleur résiduelle s'estompait doucement, laissant place à une sensation de vide étrangement apaisante. Le chaos n'était plus une menace, il était la seule vérité tangible. Elle percevait, au loin, les premiers murmures de la ville, non plus le bourdonnement monotone de la fourmilière régulée, mais des cris, des rires nerveux, le fracas de verres brisés, une cacophonie de vies qui reprenaient possession de leurs propres battements de cœur.

Elias resserra sa prise, et elle sentit la chaleur de sa paume à travers le tissu de son corset, une chaleur vivante, irrégulière, qui semblait pulser en synchronisation avec le sang qui cognait contre ses propres tempes. Ses doigts étaient calleux, marqués par des années de manipulation de fils de cuivre et de charbon, et cette rugosité contre sa taille était la plus belle promesse qu'on lui ait jamais faite. Elle enfouit son visage dans le creux de son cou, goûtant la saveur saline de sa peau, un contraste divin avec l'amertume de la poussière de charbon qui flottait encore dans l'air. Elle se demanda combien de temps ils pourraient rester ainsi, suspendus dans cet instant où le temps n'était plus compté par des engrenages, mais par la lenteur de leurs respirations entremêlées.

Alaric laissa échapper un gémissement, un son si frêle et si humain qu'il sembla briser les dernières colonnes invisibles de l'ancien monde. Il rampait sur le sol, ses mains griffant le métal froid comme s'il cherchait à retrouver la fréquence perdue, le fil d'Ariane qui le reliait à la machine-mère. Julianna sentit une pointe de pitié s'insinuer en elle, une émotion qu'elle n'avait jamais osé ressentir pour lui, car la pitié exigeait une supériorité qu'elle n'avait jamais possédée. Aujourd'hui, elle le voyait tel qu'il était : un enfant de cuivre abandonné dans un désert de silence. Elle

voyait ses doigts trembler, ses ongles se briser contre les plaques de fer, et elle comprit que pour lui, l'obscurité était une cellule sans murs, tandis que pour elle, elle était un horizon sans limites.

La Dissonance, ce chant qu'elle n'avait entendu que par fragments à travers le transmetteur, s'élevait maintenant de partout. Ce n'était plus un code, c'était une rumeur organique, le son de milliers de poumons qui s'ouvraient pour la première fois à l'air libre. Elle l'entendait dans le vent qui s'engouffrait sous les voûtes, dans le craquement du verre qui se contractait avec la chute de température, dans le martèlement lointain des sabots sur le pavé qui ne suivaient plus aucun rythme imposé. C'était une musique faite de fausses notes, de silences impromptus et d'accélération cardiaques, une symphonie du désordre qui lui paraissait plus harmonieuse que toutes les équations d'Alaric.

Elle se détacha doucement d'Elias pour regarder autour d'elle. Les cadrans dorés qui ornaient les murs, autrefois fiers indicateurs de l'heure universelle, s'étaient arrêtés à des instants différents, leurs aiguilles pointant vers des néants divers. La vapeur qui s'échappait des tuyaux crevés créait des écharpes de brume opalescente qui dansaient dans les rares rayons de lune filtrant à travers le plafond de verre. Julianna tendit la main et attrapa une mèche de ses cheveux qui s'était défaits de son chignon rigide ; elle était humide, lourde, et elle sentait l'ozone et la pluie. Elle la porta à ses lèvres, savourant l'odeur de sa propre vie, libre de toute contrainte mécanique.

Elias ne disait rien, mais sa présence était une ancre. Il l'observait avec ses yeux qui avaient appris à voir dans le noir des bas-fonds, des yeux qui ne cherchaient pas à la mesurer ou à l'ajuster, mais simplement à l'accueillir. Elle vit dans son regard le reflet des dernières étincelles qui mouraient dans les générateurs, et elle sut que leur voyage ne faisait que commencer. Le monde extérieur, ce Londres de boue et de mystère, les attendait avec son agonie sublime et ses beautés imprévisibles.

Une larme s'échappa de l'œil de Julianna, glissant lentement sur sa joue avant de venir

mourir au coin de ses lèvres. Elle en goûta le sel, cette preuve irréfutable de son humanité retrouvée, une erreur de calcul qu'elle chérirait plus que n'importe quelle perfection. Cette larme était chaude, chargée de toutes les années de silence, de toutes les pulsations réprimées, et elle semblait briller dans l'obscurité comme une perle de rosée sur un champ de ruines. Alaric, à quelques pas de là, pleurait lui aussi, mais ses larmes à lui étaient des cris de détresse, des fluides étrangers qui s'échappaient d'un corps qui ne savait plus comment fonctionner sans boussole.

Elle s'approcha de lui, ses pas résonnant sur le fer avec une douceur nouvelle. Elle ne ressentait plus de peur, seulement cette curiosité tendre pour la souffrance d'autrui. Elle vit sa peau, autrefois si lisse qu'elle semblait artificielle, se rider sous l'effet du froid et du stress. Elle vit ses pores, ses petites imperfections, tout ce que l'Automate avait lissé et caché. Il était redevenu de la chair, fragile et périssable. Elle posa une main sur son épaule, et le tressaillement qu'il eut fut la réponse la plus honnête qu'il lui ait jamais donnée. Ce n'était pas un geste de pardon, mais un geste de reconnaissance : ils étaient désormais deux naufragés sur la même rive obscure.

Le Palais de Cristal, privé de son cœur de cuivre, n'était plus qu'une immense serre vide où les ombres s'étiraient comme des mains avides. Julianna se tourna vers la sortie, là où l'air était le plus frais, là où les lumières de la ville, bien que vacillantes, promettaient un chaos fertile. Elle prit la main d'Elias, sentant la force de ses doigts s'entrelacer aux siens, une jonction de peau et de sang qui valait tous les raccords de cuivre du monde. Ensemble, ils s'avancèrent vers la nuit, laissant derrière eux les cadavres de fer et les rêves de certitude, prêts à se perdre dans la musique magnifique et terrifiante de l'imprévisible. Chaque pas qu'elle faisait était une dissonance, chaque souffle une rébellion, et dans l'obscurité totale de Londres, elle n'avait jamais vu aussi clair.

Chapitre 13

Une Larme en Liberté

L'odeur de la Tamise, ce mélange âcre de vase millénaire, de sel oublié et de goudron chaud, montait vers eux comme un souffle de bête sauvage enfin libérée de ses chaînes de cuivre. Julianna sentait chaque pavé sous la finesse de ses bottines, une irrégularité délicieuse qui heurtait ses chevilles, loin de la platitude stérile des marbres du Palais de Cristal où chaque pas était autrefois mesuré par le poids invisible de la convenance. L'air de Londres, dépouillé de la vibration constante et sourde du Grand Automate, lui paraissait d'une légèreté presque insupportable, une substance neuve qui s'engouffrait dans ses poumons avec la saveur métallique de l'orage et la douceur humide du petit matin. Sa main, petite et moite de l'effort de la fuite, restait soudée à celle d'Elias, et elle pouvait percevoir, à travers la jonction de leurs paumes, le tumulte de son sang, ce rythme syncopé, sauvage, qui ne répondait plus à aucune horloge, à aucun balancier. C'était une pulsation organique, un code secret écrit en chaleur et en frottements, dont la texture rugueuse de la peau d'Elias — marquée par le travail de l'ombre, par la morsure du fer et le velouté de l'encre — lui racontait une vérité qu'aucun algorithme n'aurait pu simuler.

Ils descendaient vers les quais, là où la ville s'effiloçait dans un brouillard de perle et d'ambre, une brume épaisse qui collait à leurs visages comme un voile de soie mouillée. Julianna portait encore sa robe de bal, mais le tissu, autrefois raide et impérial, n'était plus qu'une dépouille froissée, imprégnée de l'odeur d'ozone et de la sueur froide de la peur surmontée. Elle sentait le frottement des dentelles déchirées contre ses cuisses, une caresse irritante et bien réelle qui lui rappelait qu'elle possédait un corps, une enveloppe de nerfs et de désirs, et non plus seulement une silhouette destinée à l'ornementation d'un monde figé. Sous son sein gauche, le transmetteur s'était tu, laissant une place béante au silence, ou plutôt à une musique nouvelle : celle

de ses propres entrailles, le grondement de sa faim, le sifflement de son souffle, le murmure de son âme qui s'étirait pour la première fois dans l'espace immense de l'incertitude.

Elias s'arrêta au bord de l'eau, là où le bois des pontons gémissait sous le ressac d'une marée noire et huileuse. Il se tourna vers elle, et dans la pénombre bleutée de l'aube, ses yeux ne cherchaient pas une validation, mais une rencontre. Julianna approcha son visage du sien, captant l'odeur de sa peau, un parfum de tabac blond, de vieux cuir et d'une pointe de cannelle, ce vestige de son enfance dans les bas-fonds qu'il portait comme une armure invisible. Elle posa ses doigts sur la joue d'Elias, sentant le piquant de sa barbe naissante, une texture de terre et de vie qui ancrant ses pensées dans le présent absolu. Ils n'avaient plus de plan, plus de trajectoire tracée par les engrenages de l'Architecte ; ils n'avaient que la morsure du froid sur leurs épaules et la promesse d'une douleur choisie. C'était terrifiant, ce vide devant eux, cette absence de calcul qui rendait chaque seconde aussi malléable que de l'argile fraîche, mais c'était une terreur qu'elle accueillait avec une sorte d'avidité fiévreuse.

— Entends-tu ? murmura-t-il, sa voix étant un craquement de velours dans le silence de la cité endormie.

Julianna ferma les yeux, se concentrant sur les sons qui affluaient maintenant qu'elle ne cherchait plus la fréquence de la Dissonance. C'était le clapotis de l'eau contre les coques de bois, le cri lointain d'une mouette, le grondement d'une voiture à cheval au loin, et par-dessus tout, le bruit de leurs deux respirations qui cherchaient, sans le savoir, à s'accorder. Elle goûta l'humidité de l'air sur sa langue, une saveur de liberté qui avait le goût du fer et de la pluie, et elle sentit une chaleur monter du fond de sa poitrine, une onde de choc qui n'avait rien de mécanique. C'était une émotion brute, une vague qui déferlait contre les parois de son cœur, brisant les dernières digues de sa retenue.

Soudain, une sensation étrange et brûlante piqua le coin de sa paupière. Ce n'était pas

l'irritation du brouillard ou la fatigue de la nuit, mais quelque chose de plus profond, une pression qui exigeait de sortir, de témoigner de la fin d'un monde et de la naissance d'un autre. La larme se forma, lourde, chargée de tout le sel de ses années de silence, de toutes les équations qu'elle avait dû résoudre au détriment de ses rêves. Elle coula lentement le long de sa joue, une perle de cristal liquide qui traçait un chemin de feu sur sa peau pâle. Elias l'observa avec une dévotion presque religieuse, sa main s'élevant pour recueillir cette goutte d'humanité pure au bout de son doigt. Il ne l'essuya pas pour la faire disparaître, il la goûta, posant son doigt sur ses lèvres avec une lenteur de gourmet, savourant l'amertume et la gloire de ce chagrin qui n'était plus une erreur de calcul, mais le sommet de leur existence.

— Elle est à toi, dit-il, le regard brillant d'une lueur qu'aucune lampe à gaz ne pourrait jamais imiter. Elle n'appartient à personne d'autre.

Julianna sourit à travers son voile de larmes, un sourire qui lui fit mal aux muscles du visage, tant elle avait oublié comment l'étirer sans contrainte. Elle sentit la force de ses jambes, la solidité du quai, et cette immense liberté de pouvoir, à chaque instant, se tromper, tomber, souffrir ou aimer sans que personne ne vienne en mesurer l'efficacité. Le futur s'étendait devant eux comme un océan d'encre noire, un chaos fertile où chaque geste serait une improvisation, chaque baiser une conquête. Ils n'étaient plus les rouages d'une horloge majestueuse, mais les maîtres d'un temps désarticulé, d'un temps qui leur appartenait enfin, fait de chair, de sang et de désirs inavouables.

Elle s'appuya contre lui, sentant la chaleur de son torse à travers le drap fin de sa chemise, écoutant le tambourinement de son cœur qui battait une mesure irrégulière, belle dans sa maladresse. Londres commençait à s'éveiller, mais c'était un réveil différent, un réveil de mains qui se cherchent, de voix qui s'interrogent, de destins qui se percutent au hasard des carrefours. Elle savait que la vie qui les attendait serait dure, que le froid mordrait souvent et que la faim pourrait les surprendre, mais la perspective de chaque larme à venir, versée par la seule volonté de son âme, lui

semblait être le plus précieux des trésors. Elle n'était plus Julianna Vance, la promise du Duc, la variable ajustée d'un empire mécanique ; elle était une femme faite de boue et de lumière, debout sur le bord d'un monde qui n'attendait que d'être ressenti.

Le soleil finit par percer la brume, une lueur pâle et timide qui ne calculait rien, se contentant de caresser les surfaces qu'elle touchait. Julianna leva les yeux vers le ciel, ses cils encore mouillés, et elle inspira l'odeur du jour naissant, ce parfum complexe de charbon, de pain frais et d'espoir sauvage. Elle resserra sa prise sur la main d'Elias, et ensemble, sans un mot de plus, ils s'enfoncèrent dans le dédale des ruelles, laissant le silence de la perfection derrière eux pour embrasser le tumulte magnifique de l'imprévisible, là où chaque battement de cœur était enfin une vérité absolue.

FIN

Merci d'avoir lu "Calculer tes Larmes"

Une œuvre écrite par Elara Vance

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)